Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1955)
Heft: 4

Nachruf: In memoriam : Maurice Goguel 1880-1955
Autor: Bonnard, Pierre

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MAURICE GOGUEL

1880 - 1955

> *Le problème de Jésus s'impose d'une manière absolue et pressante à tout homme qui pense, car il est impossible, dans le monde où nous vivons, de résoudre les problèmes que posent la vie et la destinée de l'homme sans avoir, au préalable, donné une réponse, ou sans donner par là une réponse à la question de Jésus à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? »*
>
> Critique et Histoire, 1928, p. 12.

Ceux qui ne connaissaient le doyen Goguel que par ses livres le tenaient parfois pour un savant universellement connu, certes, mais d'une rigueur touchant à la sévérité, voire à la sécheresse. Mais il suffisait d'être accueilli dans son bureau de la rue Lecourbe pour découvrir en lui l'homme, le chercheur et le chercheur assoiffé de vérité. Le problème de Jésus s'imposait vraiment à Maurice Goguel « d'une manière absolue et pressante ». L'ouvrage qu'il préparait, qui devait énoncer sur le plan de la philosophie religieuse le résultat de ses recherches historiques, en aurait donné, croyons-nous, un nouveau témoignage.

Pour comprendre la signification de ce labeur immense, accompli tout entier à Paris, au service de la Faculté de théologie protestante, de l'Ecole des Hautes Etudes, où il succéda à Alfred Loisy, et de la Faculté des lettres, où il succéda à Charles Guignebert, il importe de le situer dans le développement des études historiques sur les origines du christianisme. Le 18 novembre 1927, inaugurant son cours aux Hautes Etudes, Goguel allait jusqu'à parler du « cataclysme » qui s'était produit depuis le début du siècle dans la discipline qui lui était confiée. [1] Par là, il faisait allusion à l'effondrement des synthèses de critique évangélique et d'histoire générale du christianisme qui avaient été élaborées à la fin du XIXe siècle et qu'avaient illustrées les noms de Weizsäcker et d'A. Harnack, de H. J. Holtz-

[1] *L'orientation de la science du Nouveau Testament*, Revue de l'Histoire des religions, 1927, extrait, p. 310.

mann et de Jülicher pour la critique des évangiles, d'Auguste Sabatier ou d'Eugène Ménégoz en France pour les études sur le paulinisme. Directement ou indirectement, tous ces hommes avaient été les maîtres de Maurice Goguel. Il suffit de lire son *Introduction au Nouveau Testament* [1], parue de 1922 à 1926, pour voir tout ce qu'il empruntait alors à Holtzmann ou à Jülicher, dont il ne complétait la méthode que par une analyse psychologique plus marquée. Il est d'ailleurs significatif qu'il n'ait pas jugé possible de mener à terme cette grande enquête de critique documentaire. Déjà au temps lointain de la « Vie de Jésus » de Renan (1863), Colani et Edmond Scherer à Strasbourg exprimaient des doutes sur la possibilité d'écrire une biographie de Jésus. A la fin du siècle, au moment même où Maurice Goguel commençait ses études, ces doutes avaient été largement confirmés par la découverte (Wrede) du caractère dogmatique du plus ancien évangile, Marc, par l'importance toujours plus grande accordée à l'eschatologie évangélique (J. Weiss, Alb. Schweitzer), ce qui rendait illusoire tout essai de faire de Jésus une grande personnalité religieuse telle que l'avait conçue l'école libérale, et surtout par les positions radicales de l'école des Formes littéraires (Formgeschichtliche Schule) qui voyait dans les évangiles des documents catéchétiques et liturgiques du christianisme primitif, sans valeur documentaire pour la connaissance du Jésus historique.

En présence de ce « désarroi des esprits » (l'expression est de lui), Maurice Goguel aurait pu faire comme tant d'autres à cette époque : renoncer à sa vocation d'historien et se spécialiser dans telle recherche de détail, ou se vouer à l'exégèse des textes bibliques sans essayer d'en tirer une vue d'ensemble sur le christianisme primitif. Il semble au contraire qu'un discernement lucide des difficultés à vaincre ait agi sur lui comme un stimulant puisque, vingt-cinq ans plus tard, il pouvait considérer son œuvre comme achevée, par la publication de la deuxième édition de sa « Vie de Jésus ». [2] S'il a

[1] *Introduction au Nouveau Testament*, Paris, Leroux, 5 vol., 1922-1926. Pour une bibliographie complète, jusqu'en 1941, de l'œuvre de Maurice Goguel, voir *Coniectanea neotestamentica*, X, Uppsala, 1946.

[2] La première édition avait paru en 1932 sous le titre : *La Vie de Jésus*, Paris, Payot ; 2e édition entièrement refondue : *Jésus*, Paris, Payot, 1950. Avant la « Vie de Jésus » avaient paru, en particulier, *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire ?* Paris, Payot, 1925, réponse écrite en quelques mois à la théorie mythique de Couchoud : « Le mystère de Jésus », Paris, 1924. *Au seuil de l'Evangile, Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, où il défendait déjà la thèse développée plus tard dans le *Jésus* que c'est sur l'idée de repentance, qu'il fit peu à peu dépendre de celle d'un pardon divin, que Jésus se sépara de Jean-Baptiste. *La foi à la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif*, Paris, Leroux, 1933, qui marque le point culminant de l'explication psychologique dans l'œuvre de Goguel : la foi à la résurrection est née de l'« impression » laissée par Jésus dans l'âme de ses disciples. *La naissance du christianisme*,

pu faire œuvre personnelle et unique c'est, croyons-nous, qu'il était arrivé assez vite aux trois conceptions fondamentales qui dominent toute son œuvre ; ces conceptions concernent respectivement la méthode historique, l'essence du phénomène religieux et l'originalité du christianisme primitif.

Quant à la méthode historique, Maurice Goguel a toujours fait une distinction très nette entre ce qu'il appelait la critique documentaire, ou analyse des sources, et la construction historique, ou restitution descriptive du passé. Ce thème revient constamment sous sa plume. Il ne faut pas, disait-il, renoncer à toute synthèse historique parce que nous ne possédons que des documents contestables et fragmentaires. L'historien doit oser décrire les origines chrétiennes même s'il ne s'appuie que sur de rares points fixes dans sa documentation. Toute reconstitution est largement conjecturale et subjective ; elle n'en est pas moins indispensable comme jalon de la recherche. Dans les évangiles, par exemple, il est un moyen de séparer ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas ; tout ce qui ne cadre pas avec la théologie des communautés au sein desquelles les évangiles ont vu le jour, et dont nous connaissons la pensée par les épîtres pauliniennes, risque de remonter jusqu'à Jésus. Ainsi, l'idée du retour en gloire du Fils de l'homme, qui ne cadre pas avec celle de la résurrection au troisième jour exprimée dans I Cor. 15 ; ou encore l'interdiction de la mission en terre païenne donnée par Jésus aux disciples (Mat. 10 : 5), interdiction en flagrante contradiction avec la pratique des premières communautés. [1] C'est pourquoi Goguel arrivait, en critique documentaire, à des conclusions fort prudentes, mais moins négatives cependant que celles d'un Loisy ou d'un Bultmann.

Mais il y avait plus. Ce qui permit à Goguel de dresser une synthèse historique des origines chrétiennes, c'est sa conception du phénomène religieux. Plus encore que de Ritschl ou de W. Herrmann, ses premiers maîtres, il la tenait de Durkheim et surtout de Bergson. Pour lui, le christianisme était surtout un fait mouvant, dynamique, « ouvert », à la fois individuel et collectif qui, s'il est impossible de le décrire dans tous ses détails, et si ses doctrines explicites sont souvent contradictoires, forme néanmoins un tout homogène lorsqu'on le considère comme un devenir collectif. « Phénomène qui ne se produit pas au hasard, il est soumis à certaines

Paris, Payot, 1946, *L'Eglise primitive*, Paris, Payot, 1947, ces deux derniers volumes formant, avec le *Jésus*, la description synthétique des origines chrétiennes, synthèse résumée dans *Les premiers temps de l'Eglise*, Neuchâtel et Paris, 1949. *Le Nouveau Testament*, publié en 1928, avec la collaboration de plusieurs collègues, faisait partie de la Bible dite du Centenaire ; il comportait une traduction nouvelle, des introductions très complètes ainsi que de nombreuses notes explicatives ; il est malheureusement épuisé.

[1] Voir *Jésus*, p. 50 ss.

conditions, à certaines lois... Ce processus déterminé par des lois de la sociologie religieuse dessine une ligne qui peut servir de guide à l'historien et l'orienter. »[1] C'est cette « ligne » que Maurice Goguel a essayé de caractériser dans la longue introduction du volume intitulé *La naissance du christianisme,* introduction qui constitue sans doute un des documents les plus significatifs de la pensée de l'auteur. La constitution de l'ancienne Eglise catholique est le fait que l'historien doit expliquer ; elle fut « l'aboutissement normal de l'apparition d'une expérience religieuse nouvelle ».[2] Mais il serait faux d'affirmer seulement que la religion collective sort de la religion individuelle ; ces deux phénomènes exercent l'un sur l'autre une interaction très complexe et qu'il est presque impossible de décrire. Interaction qui rappelle, toujours selon Maurice Goguel, la distinction de Bergson entre religion ouverte et religion close. D'une part, c'est bien l'expérience personnelle qui est à la base de toute religion vivante, mais d'autre part « une religion n'a vraiment abouti et ne s'est réalisée que lorsqu'elle a donné naissance à une communauté religieuse ».[3] Puis vient la constitution de la doctrine, phénomène « normal », nécessaire mais secondaire ; puis enfin l'établissement d'autorités diverses, dont l'Eglise ne saurait se passer, mais dont Maurice Goguel laissait entendre qu'elles appartiennent à peine à son essence. C'est parce qu'elle est humaine que l'Eglise s'organise : « Si idéale qu'une société religieuse puisse être par son principe et par ses fins, elle vit sur le plan des réalités humaines. Il lui faut donc un minimum d'organisation. »[4]

Ces présuppositions de philosophie religieuse, quelles que soient les objections qu'elles soulèvent aujourd'hui, ont également conduit Goguel, surtout dans les dernières années de sa vie, à insister sur la cohérence et l'unité profonde du christianisme primitif. Qu'on se rappelle à ce sujet la conférence intitulée *De Jésus à l'apôtre Paul*[5], qui relevait avec insistance la continuité organique entre l'*evangelium Christi* et l'*evangelium de Christo*. Cette continuité, il est vrai, Goguel la concevait moins sur le plan doctrinal ou théologique que sur celui du développement dynamique et multiforme d'une religion en devenir. Et c'est cette même idée d'un développement, dont pourtant Maurice Goguel se méfiait un peu, qui est au centre de sa théorie sur la conscience messianique de Jésus. Il est intéressant de remarquer que sur ce point, contrairement à beaucoup d'autres, les deux « Vies de Jésus » sont absolument concordantes. Par l'opposition

[1] *La naissance du christianisme,* p. 23.
[2] *Ibid.,* p. 22.
[3] *Ibid.,* p. 26.
[4] *Ibid.,* p. 28.
[5] *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses,* 1948-1949, I, p. 1-29.

qu'il rencontra, Jésus fut amené à voir plus clair dans sa vocation : « Quand il a vu les obstacles se dresser sur sa route et qu'il a compris que souffrir et être rejeté faisait partie de sa mission, il n'a pas désespéré de l'accomplissement des desseins de Dieu ; il n'a pas pensé seulement qu'ils se réaliseraient malgré son échec et malgré son rejet, mais par ses souffrances et par son rejet ». [1] C'est également dans les catégories de la psychologie religieuse que Maurice Goguel décrivait la différence entre paulinisme et johannisme : « Pour Paul, nature tourmentée, il fallait un pardon ; pour Jean, nature moins tumultueuse, il fallait l'insertion en lui de quelque chose de divin. » [2]

Enfin, ces mêmes présuppositions expliquent la manière dont Goguel concevait l'originalité du christianisme primitif comparé aux religions ambiantes. Il fut toujours assez réticent à l'égard de l'Ecole de l'histoire comparée des religions, qui fleurissait alors à Paris, particulièrement dans l'enseignement de Charles Guignebert. Cette originalité, Goguel la voyait surtout dans deux aspects de la religion nouvelle : son caractère historique et la notion de la miséricorde divine. Le premier de ces thèmes devait se trouver au centre de l'étude que Maurice Goguel comptait faire bientôt paraître. Nous croyons que c'est sur cette question qu'il fut amené à reviser nombre de ses conceptions vers la fin de sa vie. De plus en plus, il conçut le christianisme primitif comme un mouvement spirituel que seul le fait du Christ peut expliquer, et non plus tellement comme un jaillissement spontané du sentiment religieux en général. Déjà dans sa réponse à Couchoud, il relevait ce caractère historique : « Tandis que les adorateurs de Mithra, d'Attis et d'Adonis savaient bien que l'histoire rédemptrice de leur héros plongeait dans une si fabuleuse antiquité qu'elle en perdait toute réalité, les chrétiens avaient le sentiment que ce n'était pas au commencement mais à la fin des temps que leur Christ avait vécu. Sa vie s'insérait, pour eux, d'une manière très étroite, dans la réalité de l'histoire. » [3] Dans ses dernières œuvres, Goguel relève plus fortement encore ce caractère historique mais, pensons-nous, en termes assez différents. Ce n'est pas tellement l'impression que Jésus a faite sur ses disciples qui lui paraît expliquer la genèse du christianisme mais l'interprétation que les premiers chrétiens ont donnée de la croix et de la résurrection : « Le christianisme n'a pas été la religion que Jésus avait apportée ou enseignée. C'est celle qui a eu pour contenu le drame de la rédemption

[1] *Jésus*, p. 311 ; cf. *La Vie de Jésus*, p. 374.

[2] *Paulinisme et johannisme. Deux théologies ou deux formes d'expériences religieuses ?* in : « Trois études sur la pensée religieuse du christianisme primitif ». Cahiers de la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, n° 23, 1931.

[3] *Jésus de Nazareth. Mythe ou histoire ?* 1925, p. 307.

réalisée par sa mort et sa résurrection. Il repose donc sur une histoire sainte qui culmine dans le fait de la résurrection. »[1]

Quant à la notion de la miséricorde divine, c'est surtout par rapport au judaïsme et à Jean-Baptiste que Goguel y voyait un trait distinctif du christianisme. Dans le judaïsme comme déjà dans les psaumes dont la pensée se rapproche le plus de celle de Jésus, Dieu « détourne ses regards du péché » ; cela ne signifie pas encore qu'il pardonne au pécheur. Par là, Jésus a apporté « une notion nouvelle de Dieu »[2] et cette idée, il ne l'a pas seulement enseignée, il l'a mise en œuvre tout au long de son ministère.

Aujourd'hui, le langage dans lequel s'exprimait Maurice Goguel peut paraître parfois inadéquat. Plusieurs des thèses qui sont au centre de son œuvre sont et seront l'objet de critiques légitimes. Il reste que par son ampleur, sa méthode rigoureuse et intrépide, son information sans cesse en éveil, cette synthèse historique demeurera, avec l'*Histoire de l'Eglise ancienne* de Lietzmann, l'un des deux exposés les plus féconds sur l'ensemble des origines chrétiennes que nous ait laissés la première moitié du vingtième siècle.

PIERRE BONNARD.

[1] *La naissance du christianisme*, p. 17.
[2] *Jésus*, p. 463.